

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Louis BROQUET

Un congrès de jeunesse

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1921, tome 20, p. 143-145

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

## Un Congrès de jeunesse

Un hasard favorable m'a permis d'assister à la fête que la jeunesse catholique jurassienne célébrait à Delémont, le 21 août dernier. Il me paraît utile, non point d'en faire un compte-rendu, mais d'en dégager brièvement, pour nos lecteurs, quelques impressions, d'où ils tireront peut-être quelques leçons. Ce serait absurde de juger de la valeur d'une œuvre sur ses seules manifestations extérieures ; et ce n'est pas un cortège avec fanfare, ni les acclamations des foules qui donnent la mesure du bien qu'elle opère : le bien, habituellement, faisant peu de bruit. Cependant, les marques de bonne volonté, de conviction, de joie, d'enthousiasme, étaient si caractéristiques et si générales parmi toute cette jeunesse, que les cœurs déjà tannés en tressaillirent et qu'on peut sans témérité conclure à la fécondité d'une association, dont les membres si spontanément rayonnent, du seul fait qu'ils en sont.

Le programme de la fête était très simple : prière, travail, récréation. A 1 h. ½, cérémonie à l'église paroissiale, avec sermon, consécration au Sacré-Cœur et Salut. Puis, séance de travail à Mont-Croix, dans la grange devenue église lors du Kulturkampf. Enfin, à la Maison des œuvres, séance récréative, goûter, discours, musique, joyeux et bruyant tapage.

On peut faire beaucoup et bien en un simple après-midi, pourvu qu'on soit pratique. L'organisation était excellemment comprise : pas trop d'hésitation dans la disposition et la mise en marche des cortèges ; pas de sermons ou de discours interminables ; aucune superfluité à l'assemblée de Mont-Croix, ni de discussions stériles d'où ne sortent qu'énervements ou échauffements ; point de ces inutiles lenteurs qui indisposent les meilleures volontés. Les organisateurs ont eu l'habileté de rendre difficile la si désagréable impression d'ennui ou de perte de temps, qu'on ressent parfois trop vivement en certaines réunions.

Il faut dire que les orateurs y sont pour quelque chose aussi. M. l'Abbé Davarend — dont la claire et prenante

éloquence m'avait frappé déjà aux temps assez lointains où il nous prêchait une retraite à nous autres petits potaches de St-Maurice — tint le rôle principal à la séance de travail. Précédée de quelques détails administratifs et d'une chaleureuse et pétillante allocution de M. le Doyen de Delémont, sa conférence sur « Vouloir » fut belle, comme l'attendaient de lui tous ceux qui le connaissaient. Nécessairement, elle devait être à base de philosophie. Mais un art assez rare de simplifier les difficultés et de concrétiser l'abstrait fit pénétrer, sans efforts apparents, ce sujet ardu dans un auditoire peu familiarisé avec les catégories d'Aristote. Mal assis dans une tribune, j'avais devant moi trois rangées serrées de jeunes gens, ouvriers et paysans, plus mal assis encore ou debout, qui avalaient le discours, avec des signes non équivoques de compréhension et d'intérêt. Mon voisin, son calepin appuyé contre un dos bénévole qu'il avait devant lui, prenait des notes, d'une grosse et maladroite écriture. Et je suis sûr que ses notes n'auront pas été vaines. Je vois dans ce campagnard, appliqué à extraire pour son usage personnel la moelle d'une sévère doctrine sur la Volonté, le symbole d'une force intelligente qui veut organiser ses réserves, qui saura agir à l'occasion, qui a pressenti la vanité des réformes sociales sans le premier et nécessaire souci de la réforme personnelle. Et c'est là un des points essentiels dans la constitution de l'œuvre, que le Directeur général n'a pas manqué de relever au début des conclusions pratiques proposées ensuite à l'assemblée. Vous avez du reste remarqué avec quel soin nos Evêques ont insisté sur ce sujet, dans leur dernière lettre pastorale collective.

Il y a beaucoup à espérer, et pour eux et pour leur pays, de ces centaines de jeunes gens, librement soumis au règlement d'une société qui leur rappelle à chaque instant la nécessité de l'apostolat par l'exemple. Quelle que soit la valeur probante de l'exemple, il est d'une psychologie élémentaire de l'appeler à son aide pour diriger les hommes ; et quand bien même il n'améliorerait que celui qui veut le donner, le résultat en vaudrait déjà la peine. Mais comme il entraîne les faibles, quand ils sentent que la conduite extérieure de leur voisin est la sincère expression de sa vertu intime !

C'est à former des hommes vertueux, des chrétiens complets, que tend en premier lieu la Fédération de la jeunesse jurassienne. Aussi, il est naturel que la vie de piété y tienne une large place, et que la communion fréquente y soit en honneur. Il est naturel aussi que la fête, qui ne commençait à Delémont qu'à 1 h. après midi, ait débuté dans les diverses paroisses par la communion générale de toutes les sections. Cette cérémonie faisait partie du programme et elle ne fut pas l'acte le moins important de la « journée ».

Trouvera-t-on, dans ces quelques lignes, matière à réflexion, ou peut-être même le germe d'une idée d'imitation ? Il est possible, et je le souhaite ; c'est dans ce but que je les écris. Et je les écris d'autant plus volontiers que la Fédération de la jeunesse jurassienne a, dans les veines, un peu du sang de l'Abbaye. (Passez, je vous prie, sur la hardiesse de ma métaphore). Je remarquai, dans l'assistance, un grand nombre de nos élèves, actuels et anciens, ecclésiastiques et laïcs, directeurs ou fondateurs de sections. Pour ne citer que deux des principaux ouvriers de la Société, — je pourrais même dire les principaux — il m'est bien permis de me souvenir que le Directeur général, l'Abbé Bourquard, qui en est l'âme active, ardente et surnaturelle, fut étourdi autant que moi et beaucoup plus bruyant, dans les années heureuses où nous jouions à la balle sous les marronniers de la Grande-Allée, à l'époque où le rédacteur actuel de la *Gerbe* (revue mensuelle de la Fédération), l'Abbé Chèvre, débutait dans la presse comme chroniqueur des *Echos*. J'éprouve un certain contentement à voir ces deux vieux camarades de collègue, mettre au service d'une œuvre très noble et très salutaire, avec tant de maîtrise et de succès, une intelligence, un cœur, une piété, au développement desquels l'Abbaye n'est pas tout à fait étrangère. Allez toujours en avant, mes chers amis ; et si, comme supplément amer aux consolations que je vous souhaite nombreuses, il vous arrive de rencontrer — même parmi ceux qui vous ont des obligations — des esprits supérieurs et des langues charitables qui vous maltraitent, faites comme tant d'autres : laissez passer, poursuivez vos efforts, et Dieu fera le reste.

Ch<sup>ne</sup> Louis BROQUET.